

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 64 (1976)

Heft: 2

Artikel: New-York : une banque féminine

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-274440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Page internationale

LETTRÉ DE PARIS

Chère Madame,

Voici encore quelques nouvelles parisiennes :

Les Editions des Femmes ont publié pendant cette année de nombreux ouvrages de femmes dont les plus importants sont peut-être « La Chambre intérieure » d'Irène Schayvelzon, évocation parallèle des phantasmes de l'enfance et de ceux du corps féminin, dans une même recherche qui est celle de la « chambre », celle de la mère en priorité et par extension de tout corps féminin dans sa sexualité profonde.

« Femmes du Vietnam » d'Arlène Eisen Bergman est un bilan de trente ans de guerre coloniale et d'impérialisme au Vietnam. L'auteur était une militante active contre la politique du gouvernement américain et retrace un saisissant tableau de la lutte qu'ont menée pour sauver le pays les femmes vietnamiennes.

« Crie moins fort, les voisins vont t'entendre » par Erin Pizzev (préface à la version française de Benoitte Croult) est l'histoire d'une création : celle des premiers centres de « women's aid », refuge de femmes et d'enfants battus ou isolés dans la banlieue de Londres. De semblables initiatives commencent à se concrétiser également en France.

Signalons encore les « Chroniques du bonheur » très personnelles de Brigitte Fontaine, moitié chanson, moitié poésie, divagations mélodieuses d'une femme qui sait peut-être un peu trop dire « je » mais qui a eu le rare privilège de retrouver l'esprit d'enfance.

Il convient aussi de rappeler le beau travail de Juliette Mitchell, « Psychanalyse et féminisme » paru en 1973. L'auteur, une Anglaise de 36 ans, professeur de lettres à l'Université, analyse les positions de Simone de Beauvoir et Kate Millet, généralement hostiles à l'école freudienne et tente de réhabiliter la valeur de la psychanalyse dans l'idéologie féministe.

Dans le domaine des spectacles, signalons le récent Festival cinématographique international de Paris qui s'est tenu du 17 au 24 novembre dernier au Théâtre de Chaillot et auquel participait nombre de femmes réalisatrices, critiques, interprètes, sous la présidence de Mme Jeanne Moreau. Ce festival se présentait comme une riposte à la crise provoquée actuellement contre lui tant par la sur-enchère commerciale que par la censure ou l'envahissement de la porno-

graphie. Il se présentait en outre comme un hommage à la mémoire de Pier Paolo Pasolini, auquel fut consacrée une longue conférence de presse en présence de nombreux réalisateurs italiens et amis du metteur en scène disparu. Son dernier film, « Salò ou les 120 jours de Sodome », y était présenté en avant-première mondiale ainsi que plusieurs autres dont « One flew over the cuckoo's nest » de Milos Forman (USA).

Une exposition de livres sur le cinéma complétait le festival et j'y ai remarqué entre autres un intéressant ouvrage de Charles Ford, paru en 1972 chez Denoël (Collection Femmes), intitulé « Femmes cinéastes » ou « Le triomphe de la volonté », avec une très complète rétrospective de toute l'histoire « féminine » du cinéma et un index des noms cités. Charles Ford vient tout récemment de publier en collaboration avec Vera Volmane un autre ouvrage de vulgarisation sur les dessous du cinéma, intitulé « Cinéma pour vous » (Juliard).

Vera Volmane, que j'ai eu l'occasion de rencontrer à cette conférence de presse, est critique cinématographique depuis de longues années et l'auteur d'une biographie romancée de Madame de Tencin, mère du célèbre d'Alembert (qu'elle a d'ailleurs abandonné) mais surtout ancêtre lointain du féminisme. La première, en effet, elle osa, au XVIII^e siècle, braver les interdits sociaux qui entravaient la femme. Cela méritait d'être dit.

Au théâtre : une heure vingt de spectacle à ressorts sur matelas appropriés, c'est juste le temps qu'il faut pour expliquer le monde, ses origines et la source de tous ses conflits profonds que le « Grand Livre de l'Homme » appelle FEMME, faite de termes plus appropriés. Mais qu'entend-on exactement par là ? Il s'agit selon toute vraisemblance d'un être mythique extrêmement dangereux parce que doué d'une connaissance parfaite des mécanismes secrets de la Nature avec lesquels elle se permet de jouer sans aucun jugement.

Sa toute-puissance est subversive, mille fois plus redoutable entre les mains de l'homme que la plus dangereuse bombe.

Le thème est ambitieux mais traité avec une légèreté pleine d'humour par trois jeunes comédiens de talent. Le mime y rejoint volontiers la caricature tandis que rebondit le burlesque en d'oiseuses digressions grammaticales et en définitions piochées

dans d'authentiques dictionnaires et pleines de saveur (voir cryptogame et baiser-ventouse).

« Si c'est pas l'ouïe, c'est donc ton père » est la matérialisation d'un phantasme à la pulpeuse silhouette dans cet univers strictement masculinisé où « H » et « Bébert » couvent en paix leurs fragiles « enfants ». « L'ouïe », c'est elle et Bébert, c'est lui ; elle lui apprendra l'amour et le désir et enseignera à « H » l'ombrageux qu'il est des choses qu'on ne partage pas mais que d'autres se vendent et voici instaurée la société de consommation, posé le règne de l'escroquerie. Jusqu'au jour où « il » se proposera d'acheter également l'ouïe pour en faire la « petite Louise, Louise à la maison, Louise au bureau, Louise au torchon » ; et voilà la porte claquée et l'homme deux fois plus seul qu'avant, face à ses autoroutes et à ses robots-marie, Freud en main pour oublier qu'il se souvient.

Avec la solitude s'en vient pour-tant la réconciliation et comme elle ne peut se faire jamais qu'aux dépens d'un troisième, c'est contre elle — je veux dire l'ouïe — que les hommes s'uniront, éponge en main, résolu à effacer le mauvais rêve et toutes traces de leur échec, pour retrouver le calme ennui de l'univers primitif et androgyne, les pieds nichés dans de molles pantoufles de Hobbits, à attendre l'improbable éclosion de leurs « enfants » de baudruche jaune.

(A la « Vieille Grille » avec Henry Courseaux, Shoshana Seguev et Jacky Pratoussy.)

Dans le domaine de la peinture, la Galerie Vendôme, 12, rue de la Paix, réalise actuellement et jusqu'au 31 décembre, sous le haut patronage de Madame Françoise Giguod, secrétaire d'Etat à la condition féminine, une très intéressante exposition de prestige regroupant sous le titre « C'était l'année de la Femme » une remarquable collection des peintres féminins les plus célèbres depuis le début du siècle : un très beau portrait à l'huile d'une jeune fille en symphonie rose et gris signé Marie Laurencin, un paradis terrestre naïf de Suzanne Duchamp, haut en couleurs, quelques taches roses et bleues en silhouettes de pinottes tombées du pinceau de Valentine Hugo. Signalons aussi les étonnants portraits d'enfants à l'huile de Mariette Lydis (1939) : cette petite fille au bouquet nimbée d'organdi rose d'où surgit comme par miracle un visage à la netteté étonnante sur le flou qui l'entoure. Sur un second tableau, elles sont deux qui s'unissent autour d'un damier sur lequel elles s'apprennent à faire une partie ; l'une blanche, l'autre noire avec leurs yeux saillants de pierre translucide et leurs visages nostalgiquement beaux, empreints de la même tristesse irrécusable. Il faudrait encore dire le joli couple rêveur vert et gris de Marie Vassilief (1930), la naïve « Ouverture de la chasse » de Laetitia et l'exubérant paysage navrois de Suzanne Tourte. Un mélange très réussi, plein de sensibilité et de charme, c'est ce que réalise cette exposition, à l'image exactement de celle qu'elle honore. On peut y déplorer pourtant un certain manque d'énergie. La facture est souvent molle et les couleurs plutôt tendres, les sont parfois jusqu'à l'anémie. Une exception toutefois à la mièvrerie ambiante : une première manière de Léonor Fini (des alentours de 1910), portrait à l'huile très sombre d'une femme assise, les pieds dans l'eau au milieu d'une pièce vide aux allures de cave. L'énergie de sa facture tranche agréablement sur la guttaure des toiles voisines et l'épaupe nue de cette femme détache sur l'obscurité un triangle de chair pâle au moins comparable à ce petit « pan de mur jaune » qui faisait rêver Proust. Mais pourquoi les femmes sont-elles si mélancoliques ?

J'ai noté une appréciation savoureuse dans le livre d'or de l'exposition : « Ça c'est de la peinture et je m'y connais » et c'est signé J. Ripolin.

Je me réjouis de vous voir à Paris, prochainement.

Fanny Mahieux.

Evelyne Sullerot
Histoire et mythologie de l'amour

Huit siècles d'écrits féminins

(Paris, Hachette 1974)

L'amour crié et chanté par des femmes.

Les amoureuses ne sont-elles pas constamment présentes dans la littérature française ? Certes, mais ce sont des hommes, des Racine, Balzac ou Flaubert qui ont exprimé les passions de Phèdre ou de Bérénice. Il manquait donc une anthologie des textes d'auteurs féminins qui donne à la femme sa « parole de femme » son expression féminine de l'amour. Avec l'ouvrage d'Evelyne Sullerot, le vide est maintenant comblé.

Un grand absent : le corps de l'homme.

Tout au long de ce chant d'amour, la femme se tait sur le corps de l'aimé, alors qu'elle ne cesse de décrire les douceurs de son propre corps. D'où vient cette retenue ? Faut-il attendre la littérature profonde de la femme pour que la beauté du corps de l'homme ose enfin être chantée ?

« Tu seras Reine et moi Servant »**

Alors que l'expression « femme-objet » se rencontre dans chaque écrit féministe contemporain, il est bon de découvrir les textes du Moyen Age où la femme se fait l'arbitre de la bravoure de l'homme, c'est-à-dire de son comportement amoureux. C'est elle qui prend toutes les initiatives de l'amour, depuis la date de la première nuit jusqu'aux désirs plus précis ; il semble que plusieurs écrivains attestent la coutume féminine suivante : une première nuit toute consacrée à la tendresse et au respect.

Une grande constante : « Le vertige féminin de l'absolu ».

A l'origine de très nombreux textes féminins sur l'amour, il y a le désespoir total de la femme délaissée : abandonnée, trahie, la femme perd tout. Sa vie elle-même est morte puisqu'elle n'est plus aimée. Aimée, la femme prend conscience de soi dans toutes les fibres de son être, elle vit intensément, elle est enfin elle-même. Sans amour, la femme se perd.

Les plus grandes amoureuses sont aussi les plus grandes aliénées... Cette conscience de soi dans l'amour est-elle l'inclination psychologique ou conditionnement sociologique ? Cette vulnérabilité est-elle caractéristique de l'amour féminin ? La question demeure ouverte.

Pour rendre compte de la richesse de l'ouvrage d'Evelyne Sullerot, il faudrait citer toutes les tendances amoureuses propres à chaque siècle, citer des auteurs féminins souvent inconnus, faire connaissance avec la personnalité amoureuse de la femme de tous les siècles... A la lecture de cette somme, la femme du vingtième siècle se comprendra sans doute mieux elle-même.

Christine Reymond.

* Titre de l'ouvrage d'Anne Leclerc, Paris 1975.

** Marie de France.

NEW-YORK : UNE BANQUE FÉMININE

New York (UPI). — Une banque, dont 80% des actionnaires et la quasi-totalité du personnel sont des femmes, s'est ouverte récemment à New York.

Dès l'ouverture, une foule de femmes se pressaient aux guichets. Parmi les premières clientes figurent Mme Mary Ann Krupsak, adjointe du gouverneur de l'Etat de New York, et Mme Betty Friedan, féministe bien connue.

La banque a pour présidente Mlle Madeleine McWhinney, ancienne présidente de la Banque de réserve fédérale. Elle dirige un état-major de vingt-cinq personnes dont vingt et une sont des femmes.

Bien qu'on n'ait vu que des femmes à l'ouverture, la banque sera heureuse de compter des hommes parmi sa clientèle, a déclaré Mlle McWhinney.

L'ÈRE DES DAMES

Mon amie pharmacienne, Franchina Ballmer, qui a le feu sacré et même rondement son officine genevoise, sait admirablement défendre les femmes. Aussi m'a-t-elle priée de consacrer ce billet aux orateurs qui font débiter leurs discours par « Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs », alors qu'ils pourraient très bien inclure les demoiselles dans la catégorie des dames. Car enfin, ou bien il faut parler de dames, demoiselles, sieurs et damoiseaux, ou bien on se contentera des dames et des sieurs. Mais, puisque les damoiseaux ne sont plus à la mode, démodons donc aussi les demoiselles ! D'ailleurs, qui a jamais pu dire où s'arrête la demoiselle et où commence la dame ? Notre siècle ne voit-il pas des demoiselles se conduire comme des dames, et des dames vivre comme des demoiselles ? Alors ! Et puis, les discours sont, en général, tellement longs qu'ils gagneraient à ne plus comprendre des mots aussi longs que « Mesdemoiselles ». Enfin, si elles avaient été conséquentes avec elles-mêmes, les dames veuves ou divorcées se seraient appelées de nouveau « Mesdemoiselles ». Cela les aurait

rajeunies d'un coup. Au lieu de cela, on a tout mélangé. Pendant des siècles, les petites filles étaient dites « fillettes » ou « mesdemoiselles », au gré des gens, les adolescentes qui portaient leur âge étaient « Mesdemoiselles », et celles qui « faisaient plus vieux », « Mesdames ». Les femmes dont on ne connaissait pas l'état civil étaient dites « mesdemoiselles » ou « mesdames », selon qu'elles avaient, ou non, perdu ou ôté leur alliance pour la laver. Les mères célibataires recevaient un choc au cœur quand on les traitait de demoiselles, et les personnes allergiques au mariage, quand on les traitait de dames. Les coquettes tâchaient de mériter le plus longtemps possible le titre de « demoiselles », tandis que les aristocrates et les bourgeoises se fâchaient quand on ne leur donnait pas du « madame ».

Bref, ces temps de confusion sont bien révolus, j'espère. A présent que, dans le monde, tout s'unifie et se centralise, unifications, contractions nos sœurs sous un même drapeau. Que cette décennie de la Femme soit l'An 1 de l'ère des dames, Mesdames !

En marge

Décennie de la femme

L'Année internationale de la femme est achevée, la Décennie a commencé.

Le 8 décembre 1975, la Commission sociale de l'AG des Nations Unies a approuvé par 97 voix contre 2 (Israël et Nicaragua) et 22 abstentions, les programmes d'action adoptés à la Conférence de Mexico et demandé aux Etats d'en tenir compte. Elle a décidé de proclamer la période 1975 à 1985 Décennie des Nations Unies pour la femme et de convoquer en 1980 une conférence mondiale pour évaluer les progrès accomplis en vue de réaliser les objectifs de l'AIF. Cette décision a été ratifiée le 15 décembre 1975 par l'Assemblée Générale des Nations Unies (107 voix contre 1, Israël, et 26 abstentions).

D'autres propositions sur les femmes, notamment le maintien du Fonds de l'AIF pendant la Décennie de la femme, ont encore été adoptées par la Commission sociale. Huit questions n'ont pas été discutées faute de temps et seront reprises l'année prochaine. Notons deux résolutions adoptées à l'unanimité : celle priant les gouvernements et les Nations Unies d'aider la formation des femmes en matière de gestion commerciale et financière, et celle demandant aux organismes de l'ONU s'occupant de développement, et notamment au Programme des Nations Unies pour le développement, d'accorder la priorité à l'intégration des femmes dans l'exécution de leurs plans.

Les femmes et le sport en Allemagne.

De 1967 à 1975, le nombre des femmes et jeunes filles inscrites à la Fédération allemande des sports (Deutscher Sportbund) a passé de 1,6 à 3,5 millions ; la proportion des femmes par rapport aux hommes a ainsi passé de 1 pour 5 à 1 pour 3. Malgré cela, la moitié des 44 000 associations sportives n'offrent pas aux femmes la possibilité de faire du sport. Un congrès, récemment réuni à Bad Hersfeld, a examiné « les chances et les obstacles » que rencontrent les femmes, et notamment les mères de famille, et cela au moment où les médecins reconnaissent que physiquement elles sont aptes à pratiquer tous les sports.

(Tiré du bulletin de presse de l'ambassade d'Allemagne en Suisse.)

Perle Bugnion.

LISEZ
FEMMES SUISSES

Lydia Daïnow
GENÈVE

INSTITUT DE BEAUTÉ

Des soins de beauté individualisés avec les produits

LYDIA DAÏNOW

17, r. Pierre-Fatio Tél. 35 30 31